La comtesse de Paris aime son mari et ses enfants de la plus vive tendresse. C'est par excellence une femme d'intérieur, faite pour la joie d'un seul, pour donner à ses nombreux enfants le souvenir le plus cher des années de leur jeunesse.

Elle a été habituée de bonne heure aux mœurs patriarcales de la maison d'Orléans.

Louis-Philippe était grand admirateur de la vie de famille en Angleterre ; il appréciait singulièrement l'amour du chez soi, le soin très personnel que prennent les jeunes Anglaises du confort de leurs maris et de leurs enfants. Cette sympathie était le résultat de son éducation première. Le XVIII^e siècle s'acheva au sein d'une vive réaction contre les mœurs dissolues du règne de Louis XV, et cette réaction, commencée par l'influence de J.-J. Rousseau, eut Mme de Genlis pour l'un de ses plus ardents adeptes. Louis-Philippe devait donc s'engouer des mœurs de la classe moyenne en Angleterre. Il faut avoir vécu par delà la Manche pour se rendre compte des divergences de fond qui existent entre les mœurs de la race anglo-saxonne et celles des races latines : ces divergences sont tellement marquées que l'on ne saurait se convertir aux idées et aux manières de procéder anglaises sans différer essentiellement des tendances d'un milieu français.

En Angleterre, la tradition de famille est conservatrice à l'excès : le fils fera ce qu'a fait le père et marchera dans le sillon qu'il a tracé : les idées dans lesquelles il a été élevé sont celles qui guideront sa conduite : il s'y tiendra avec une ténacité entière. Ainsi la classe moyenne vit dans la stricte observance des lois morales et religieuses. Le *cant* ou l'hypocrisie est un vice peu excusable qui dépare ces vertus. Aux yeux des enfants grandis dans ces milieux austères, la *respectability* est le commencement et la fin de tout, et ils ne concevront pas une vie autrement comprise.

Au sein de l'aristocratie, la conscience politique, l'esprit lar-